

Histoire des mots / histoire des idées

Françoise Graziani

Le concept d'étranger n'étant pas seulement lié à des conditions géographiques, mais également aux mutations historiques qui s'opèrent au cours des âges, j'ai entrepris une série de cours destinés aux étudiants en littérature comparée, dont l'objet est d'approfondir diverses manières de percevoir à la fois l'étrangeté interne à une langue et celle qu'un vocable peut induire en passant d'une langue à une autre. Le point de départ de cette réflexion, que je crois pertinente dans son principe, au-delà des limites chronologiques et linguistiques qui sont les miennes, a été la « translation » de concepts grecs et latins dans les langues romanes, et notamment les déformations idéologiques qui leur ont été imposées dans la langue française au cours du XVIIe siècle.

Cette réflexion, qui s'appuie sur l'expérience que m'ont données mes recherches sur la culture baroque européenne dans ses rapports avec la culture antique, se développe donc selon deux axes complémentaires, à la fois diachroniques et synchroniques :

1. le passé comme étranger (observer, à l'intérieur d'une langue donnée mais aussi du point de vue de la transmission des langues anciennes, comment le sens des mots évolue dans le temps, quelles sont les déperditions de sens significatives, et en quoi ces pertes sont idéologiques)

2. comment les différences de point de vue et les choix idéologiques propres à chaque langue déterminent des mutations sémantiques dans la transposition de concepts ou de vocables d'une langue à une autre (du grec au latin, du latin à l'italien, de l'italien au français).

Cette méthode a des implications directes sur la pratique de la traduction, dont elle est issue, et confirme la nécessité de tenir compte, pour traduire, de l'histoire relative des langues autant que de la distance introduite par le passage d'une langue à l'autre dans leur contexte historique et idéologique.

Fondamentalement comparative, elle est attentive à la multiplicité des points de vue et à leur variabilité, et s'attache à restituer la richesse polysémique des langues anciennes (dans la mesure où il semble que le mouvement « historique » des langues aille dans le sens d'une réduction progressive de cette polysémie). Elle se propose donc, plutôt que l'histoire d'une langue nationale, d'enseigner l'histoire relative des langues qui sont (ou furent) connexes et historiquement liées, pour définir leur interaction sémantique et les conflits dont elles sont le lieu et le symptôme.

Exemples significatifs :

1. le mot latin *ingenium*, qui désigne une faculté de l'âme associée à l'imagination et à l'esprit d'invention (identique à la *mêtis* des grecs), est intraduisible en français directement, parce que le mot correspondant n'existe pas. Transposé tel quel, avec toute son ouverture polysémique, en italien (*ingegno*) et en espagnol (*ingenio*), où l'on observe peu d'évolution sémantique du mot, il n'a pas été conservé en français dans le même sens, mais se retrouve déformé et éclaté dans ses dérivés (génie, ingénieux, ingéniosité, mais aussi ingénu). La faculté de l'âme correspondante se trouve absorbée dans le mot français « esprit », dont la polysémie est perçue comme équivoque et produit une confusion de sens dont la langue du XVIIe siècle cherche à se débarrasser. Or il s'agit là d'un des concepts fondateurs de la culture baroque (lié aux notions de *conchetto* et d'*agudezza*), qui résume tout ce que refusaient précisément les idéologues du classicisme français du siècle de Louis XIV (qui sont à l'origine de la fixation d'une langue jusqu'alors évolutive). Si l'ingéniosité est devenue suspecte dans toute l'Europe, et si les connotations attachées à la notion d'*ingenium* sont encore péjoratives dans la langue française, c'est à cause de l'impérialisme idéologique qui a imposé les valeurs françaises comme modèle de pensée dans l'Europe entière à la fin du XVIIe siècle. Si l'on observe l'état de la langue française antérieur, au XVIe et au début du XVIIe siècle, on peut y observer des traces d'une conception encore valorisante des connotations « ingénieuses » du mot « esprit » (c'est aussi l'esprit de finesse que Pascal oppose à l'esprit de géométrie). L'anglais et l'allemand, qui ont transféré sur le *wit* et le *witz* les valeurs exactes de l'*ingenium* sans conserver le radical latin, n'ont pas cédé, pour des raisons historiques, à la soumission idéologique qui a perturbé le rapport des langues méridionales à leur propre histoire, mais ont dissocié *wit* et *wisdom* (assimilés dans l'*ingenium* latin, car la sagesse antique était une postulation de la *mêtis*), et leurs philosophes (Bacon) ont débattu du conflit inhérent à une « modernisation » des fonctions de l'âme.

2. l'histoire du concept de *temperamentum* est d'un autre ordre : le mot se trouve transmis dans toutes les langues romanes, mais c'est à l'intérieur des langues elles-mêmes que son sens évolue, jusqu'à devenir synonyme de « modération ». C'est là un cas représentatif de perte de la charge polysémique du langage : à l'origine, il s'agit d'un mélange de substances matérielles (eau et vin, eau et couleurs, alliage des métaux, complexion des humeurs dans le corps humain). Au sens figuré, le mot est encore utilisé à la Renaissance, dans les langues italienne et française, pour désigner une hybridation intellectuelle (le mélange des genres poétiques, par exemple). Puis, par contamination avec les valeurs prises par le mot au Moyen-Age dans le vocabulaire spécialisé de la philosophie morale, il va peu à peu désigner exclusivement l'équilibre qui rendait le mélange viable, et donc moralement acceptable : son sens s'infléchit alors vers l'idée de « tempérance », étrangère à l'étymologie et aux valeurs sémantiques originelles. On voit ici comment l'histoire des idées, l'histoire des langues et la pratique littéraire sont indissociables, puisque les mots changent de sens par l'intermédiaire de leur usage métaphorique (mélanger l'eau et le vin revient finalement à adoucir le goût du vin pour le rendre consommable et digeste, mais il n'en est certes pas ainsi du mélange des genres en littérature : c'est pourquoi le mot n'est plus utilisé en ce sens depuis le XVIIe siècle dans la langue française, car il induit une équivoque ; en revanche, il peut encore être utilisé en italien pour dire le mélange des genres et des styles).

3. le mot « monde » a une histoire complexe, dont les traces ont complètement disparu dans les langues modernes. En latin, *mundum* a exactement les mêmes valeurs polysémiques que le grec *cosmos* : l'un et l'autre nomment à la fois la beauté (cosmétique) et l'ordre du monde créé. D'où la signification dérivée de l'adjectif *mundus*, qui signifie « propre, beau, poli, délicat ». C'est pourquoi dans la langue française du XVIIe siècle, le « monde » est d'abord le beau monde de la cour, celui dont les préoccupations futiles s'opposent à l'activité religieuse, contemplative (ce sont les « mondains » que Pascal et les prédicateurs tentent de convertir à la religion). Mais c'est aussi ce qui explique les liens entre « le monde » et « la mode », qui n'en est qu'une dérivation. Quant à la signification commune de « monde » pour désigner l'univers, elle est en fait, depuis les origines, strictement métaphorique et figurée.

Aborder l'histoire des idées par le biais de l'histoire des mots permet ainsi aux étudiants non seulement d'actualiser leur rapport à la langue, mais aussi de mieux comprendre les fondements de l'évolution des concepts littéraires et philosophiques en les situant dans leur contexte, et de mieux apprécier leur application pratique, que ce soit pour l'étude des textes littéraires ou pour la pratique de la traduction.

Françoise Graziani est Maître de conférences au Département de Littérature Française de l'université Paris 8, et spécialiste des liens entre la littérature, l'art et la philosophie des XVIe et XVIIe siècles en France et en Europe. Ses domaines de recherche sont plus particulièrement centrés autour de la poésie baroque européenne, et de la poétique, la philosophie et la mythologie antiques. Elle a également traduit et commenté Le Tasse (Aubier, 1997), et édité la traduction de Philostrate (Champion-Slatkine, 1995).